

BANDE-ANNONCE
Visionnez la bande-annonce du film *Les sept jours du talion* sur cyberpresse.ca/talion

BLOGUE
Des Québécois sont les grands gagnants de Slamdance raconte Marc-André Lussier sur cyberpresse.ca/lussier

PHOTOS
Voyez les photos du film *Edge of Darkness* mettant en vedette Mel Gibson sur cyberpresse.ca/edge

CINÉMA
Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★

Ruban blanc de Michael Haneke
★★ / À éviter ☹

CINÉMA QUÉBÉCOIS
UNE ANNÉE FASTE
PAGE 12

CASSIVI
UNE PALME D'OR
SUBTILE ET VIOLENTE...
PAGE 9



NOS CRITIQUES

<i>L'affaire Farewell</i>	★★★★	PAGE 7
<i>Rachel</i>	★★★★	PAGE 8
<i>Edge of Darkness</i>	★★★	PAGE 6
<i>Le dernier pour la route</i>	★★½	PAGE 7
<i>When in Rome</i>	★★1/2	PAGE 6
<i>Lucky Luke</i>	★★	PAGE 8

Jean Dujardin



LES SEPT JOURS DU TALION

Un homme et son péché



Que feriez-vous si vous teniez entre vos mains l'assassin de votre fille? La réponse la plus commune – la vengeance – ne vous soulagera peut-être pas, comme le soutient *Les sept jours du talion*. Il s'agit du troisième roman de Patrick Senécal à être adapté au grand écran, mais le premier réalisé par Podz (*Minuit, le soir*), qui se frotte ainsi au violent univers du romancier. Anabelle Nicoud a rencontré les artisans du film.

À LIRE EN PAGES 2 ET 3.

cyberpresse.ca

l'art de **VIVRE**

www.cyberpresse.ca/vivre

santé
famille
mode
sexe
cuisine
et vins



CINÉMA

Les sept jours du talion

La vengeance
d'un homme

Les sept jours du talion marque l'arrivée, au grand écran, de Podz. L'une des plus reconnaissables signatures de la télé québécoise se frotte, dans son premier long métrage, à l'univers singulier — et sanguinaire — de Patrick Senécal. « Tout est allé de soi, raconte Daniel Grou (Podz), on est le même genre de bêtes. Patrick met ses bibittes dans ses romans, et moi dans mes séries. »

ANABELLE NICOU

Après la séquestration d'un jeune homme bien sous tout rapport dans *5150, rue des Ormes*, les salles de cinéma québécois verront bientôt débarquer la séquestration d'un homme très condamnable dans *Les sept jours du talion*, fruit de la première collaboration entre Podz et Patrick Senécal.

Les fidèles de Senécal savent que l'auteur d'*Aliss* et de *Sur le seuil* ne donne habituellement pas dans la tendresse. Ses personnages, rongés par leurs propres part d'ombre, finissent souvent par commettre le pire. Qu'ils soient des *best-sellers* adaptés au cinéma ou non, ses livres reviennent chatouiller la société dans les zones les plus sensibles.

Ainsi en est-il de ses *Sept jours du talion*, publié d'abord en 2002 et inspiré par un lieu commun: celui de promettre le pire des sorts à quiconque s'en prend à un proche, comme un enfant. Patrick Senécal imagine donc le crime le plus odieux qui soit: le viol et l'assassinat d'une petite fille.

« C'était d'abord une réaction à un certain genre de cinéma américain qui fait de la vengeance un bel exemple: moi, je n'y crois pas. La vengeance n'est pas une solution », estime le romancier qui a également signé le scénario du film *Les sept jours du talion*.

Tout commence donc dans une famille sans histoire. Monsieur est chirurgien; Madame tient une galerie d'art. Ils vivent dans le luxe de leur maison, jusqu'au jour où leur fille, Jasmine, disparaît. Elle est retrouvée quelques heures plus tard par

son père. Dêvêtue, martyrisée et morte. Le monde de Bruno Hamel implose. Il imagine donc le scénario parfait pour se venger et enlève l'assassin présumé de sa fille. À la police et à sa femme, le père éploré explique le but de la manœuvre: torturer, puis mettre à mort sept jours plus tard le meurtrier afin d'apaiser sa douleur.

« Je le comprends très bien, dit Claude Legault, l'interprète de Bruno Hamel. J'aime tous mes personnages, même les plus détestables. Il essaie de changer la douleur et la culpabilité qu'il ressent: il a mal, il essaie de changer ça, mais il se noie. Je le comprends, c'est humain. »

Douleur et impasse

Pour *Les sept jours du talion*, Podz a dépouillé le film pour n'en garder que l'essentiel, la douleur d'un homme et l'impasse dans laquelle il se trouve. « C'était l'idée, dit le réalisateur. Quelqu'un me disait que c'est réalisé au scalpel et je trouve ça assez juste. Je filme souvent caméra à l'épaule, mais là, je voulais que ce soit plus rond, plus stylisé. C'est un sujet froid. »

Du roman, bien des éléments secondaires ont été enlevés. « C'est instinctif: je voulais que le propos soit clair. Je voulais qu'il n'y ait pas de filtre entre nous et l'écran. On a enlevé tout le flou pour suivre Hamel, poursuit le réalisateur. C'est une façon pour moi de détacher la caméra de l'action. Il n'y aura pas de soleil dans la vie de ces personnages-là: il n'y a pas de porte de sortie. »

Des descriptions cliniques qui, au fil du roman, racon-

tent le face-à-face terrible de Bruno Hamel et de Lemaire (Martin Dubreuil), Podz n'a rien sacrifié, mais il ne cède pas non plus à l'appel du gore. « La violence est réaliste, et à cause de ça, le film est plus violent. Tu ne sais pas avec qui tu es supposé être », dit le réalisateur.

Les choix faits par le réalisateur, parmi lequel celui de montrer le corps outragé de la fillette, ont même suscité des discussions au sein de l'équipe du film. « C'était un gros débat: certains pensent que ça allait trop loin, d'autres disaient qu'il faut le voir pour comprendre viscéralement la douleur d'Hamel, explique Podz. Je pense que c'était le meilleur choix pour le film. »

La vengeance

Le thème du film — la vengeance — comme son exécution ne séduiront pas tout le monde, croient les artisans du film. La productrice Nicole Robert (qui avait déjà produit *Sur le seuil*) a d'ailleurs dû s'y reprendre à cinq fois pour faire financer le projet par les institutions. Les refus successifs ont même eu raison du premier réalisateur attaché au projet, Robert Morin.

« Cela m'amène à me questionner sur notre système de financement. Comme c'est public, les objectifs sont politiquement corrects. »

On peut se demander où commence la censure, car cela n o u s

amène à mettre de côté toute une part de notre cinématographie », croit la productrice.

Echaudée par un ultime refus, la productrice a donc décidé de financer le film avec ses propres enveloppes à la performance. « Je pense que c'est un sujet *heavy*, ambigu et que cela dérangeait. Mais peut-on faire des films qui ne sont pas pour tout le monde? On a vraiment de la misère avec l'ambiguïté », se désole Senécal.

Le pari de la productrice pourrait se révéler payant puisque le film, présenté à

Sundance la semaine dernière, a déjà trouvé un distributeur aux États-Unis. Le bon revers de la médaille, la liberté totale de l'équipe sur le film. « On a montré tout ce qu'on voulait: on a vraiment eu la liberté qu'il fallait pour le film, croit Patrick Senécal. »

Je n'aime pas la tiédeur. Ce n'est pas un film tiède et j'ai confiance dans le film. Le film ne dit pas quoi penser, et cela fait du bien. »



Claude Legault

PATRICK SENÉCAL AU CINÉMA

ANABELLE NICOU

Depuis *Sur le seuil*, d'Éric Tessier (2003), Patrick Senécal voit le monde de ses romans basculer dans le cinéma. Il y a d'abord eu la collaboration avec Tessier. Elle a aussi donné *5150, rue des Ormes*, sorti l'automne dernier. Voici maintenant *Les sept jours du talion*, né d'une première collaboration entre Podz et Senécal.

Aliss, la suite de *5150, rue des Ormes*, pourrait aussi être portée au grand écran. D'après le romancier, la maison de production Cirrus a un œil sur ce roman. Aucun réalisateur n'est attaché au projet. Patrick Senécal pourrait retrouver Podz au cinéma pour l'adaptation de son roman *Le vide*, un autre projet de Nicole Robert.

Enfin, le romancier travaille aussi sur un scénario original et sur un projet de film adapté cette fois de son livre pour enfants *Sept comme Setteur*. Un nouveau roman devrait également arriver en librairie au mois de septembre. « Je ne chôme pas », constate Patrick Senécal.

On ne le contredira pas.





PHOTOS FOURNIE PAR ALLIANCE

DES ACTEURS SANS DEMI-MESURE



ANABELLE NICOUD

Film silencieux et douloureux, *Les sept jours du talion* repose sur la performance de ses comédiens: le père devenu bourreau, Claude Legault, le bourreau devenu victime, Martin Dubreuil, et le policier lui aussi victime de violence, Rémy Girard.

Grand complice de Podz, Claude Legault se souvient de la première fois qu'il a lu le scénario des *Sept jours du talion*. «Je lui ai dit: mais il ne parle pas! Il m'a dit: je sais et il ne parlera pas du film. Je lui ai demandé comment on allait faire, et il m'a dit: je ne sais pas. J'aime mieux un réalisateur qui ne te *bullshite* pas plutôt qu'un réalisateur qui te laisse en route. De toute façon, j'irais en Irak avec Podz», rit Claude Legault.

Pendant le tournage, le comédien a gardé des notes

sur l'état d'esprit de son personnage, afin de rendre palpable sa colère, son désarroi, son abandon. «Podz est vraiment un réalisateur qui aime les acteurs. Ça ne me dérange pas qu'il me dirige comme un cheval: je le laisse travailler avec moi», dit-il.

Le face-à-face avec Martin Dubreuil a failli ne pas avoir lieu avant le tournage, raconte Claude Legault, le réalisateur souhaitant sans doute maintenir une distance palpable entre les deux comédiens. «J'ai dit: va chier! Il faut qu'on ait une proximité, on a décidé de se parler, et on est vraiment devenus *partners*.»

Martin Dubreuil — connu aussi comme Johnny Maldoror du côté du groupe de rock indie les *Breastfeeders* — a quant à lui dû se passer, pendant une partie du tournage, des indications de Podz. «Je trouvais qu'il ne commentait pas ce que je faisais jusqu'à ce qu'il m'avoue qu'il ne s'occupait pas de moi pour que je reste isolé», raconte Martin Dubreuil.

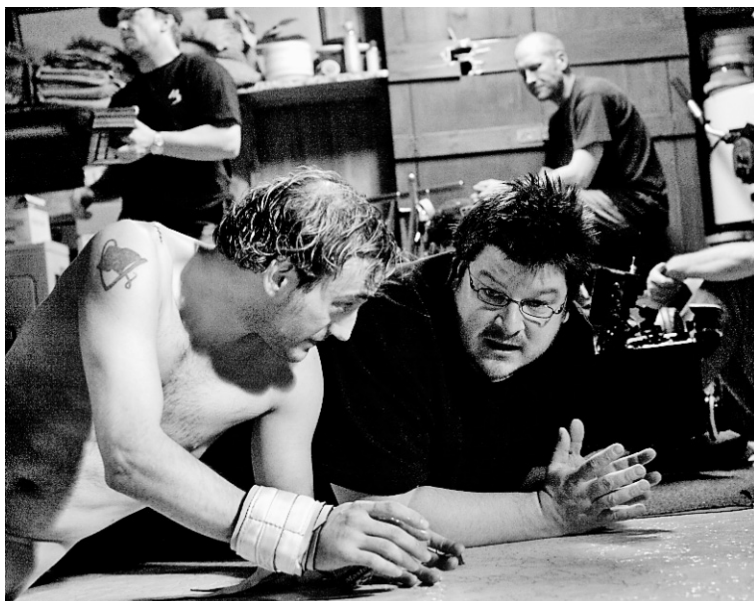


PHOTO FOURNIE PAR ALLIANCE
L'acteur Martin Dubreuil discute avec le réalisateur Podz sur le plateau des *Sept jours du talion*. Ils en sont tous les deux à leur premier long métrage pour le cinéma.

Premier rôle important

C'est la première fois que Dubreuil occupe un rôle de premier plan. Et quel rôle! D'abord pédophile, Dubreuil

traverse la quasi-totalité du film en tenue d'Adam, pendu tantôt par les poignets, tantôt par le cou, vacillant sur un genou défoncé, saignant et

suintant par des endroits du corps plutôt inusités.

«Je ne pouvais pas refuser un rôle aussi gros. Je n'ai pas été regardant, mais j'ai adoré ça. Un gars qui se fait torturer, ça me tentait. La nudité, ça ne me dérangeait pas puisque j'ai fait modèle nu et que je me déshabille pour les *Breastfeeders*. J'ai cette facilité à me mettre nu et à prendre plaisir à souffrir: c'était un rôle pour moi», conclut-il.

Quant à Rémy Girard, il a dû, dans la peau d'un policier anéanti par le meurtre gratuit de sa femme, opter pour un jeu contenu. «C'est pas souvent que ça m'arrive», estime le comédien, qui avait déjà collaboré avec Podz pour *Les Bougon*.

«Podz sait manipuler la caméra. Il sait où va aller le Kodak. On a essayé bien des affaires, il prend des libertés avec le Kodak même si, après, il a choisi des choses simples», dit Rémy Girard. Tourner à nouveau avec Podz? Comme Claude Legault, il n'hésite pas une minute. «N'importe quand!» dit-il.

CINÉMA

L'amour au temps de Nicholas Sparks

Quand un réalisateur suédois habitué aux adaptations de romans à succès – comme *Chocolat*, *Cider House Rules* et *The Shipping News* – se penche sur une histoire d'amour américaine pur jus, ça donne *Dear John* de Lasse Hallström, basé sur un livre de Nicholas «*The Notebook*» Sparks. Rencontre avec ces «chers eux autres».



SONIA SARFATI
LOS ANGELES

Le romancier Nicholas Sparks est une mine d'or pour Hollywood. En général, l'adaptation de ses livres est confiée à d'autres, mais le matériel d'origine porte sa griffe et fait mouche à chaque fois. Nicholas Sparks, c'est l'homme derrière *The Notebook*, *Message in a Bottle*, *A Walk to Remember*, *Nights in Rodanthe*, etc.

Oui, sortez les mouchoirs si vous êtes amateur-trice de ces histoires où amour et larmes se mêlent dans les mêmes draps. Et préparez-vous à récolter beaucoup si vous êtes dans les rangs de ceux qui profitent de la manne «sparksienne»: les adaptations de ses bouquins rapportent en moyenne 56 millions au box-office nord-américain et 100 millions de plus en ventes de DVD.

Cet homme est, à sa manière, l'une des franchises les plus importantes d'Hollywood. Et il en est très fier – mais sur



PHOTO FOURNIE PAR ALLIANCE

Channing Tatum et Amanda Seyfried s'embrassent sous la pluie – un incontournable de l'univers de l'auteur Nicholas Sparks.

gent dans les forces armées quand les attentats se sont produits. Il avait servi quatre ans et devait prendre sa retraite au mois de novembre. Il a décidé de rester et de retourner au front.»

Les premiers germes de *Dear John* se trouvent dans cette décision. Car cette histoire, qui commence avant les attentats et s'étend jusqu'à aujourd'hui, est celle d'un premier et grand et vrai amour entre John Tyree (Channing Tatum), soldat des forces

Ce romancier est, à sa manière, l'une des franchises les plus importantes d'Hollywood. Et il en est très fier – mais sur un mode plutôt sympa.

un mode plutôt sympa, a pu constater *La Presse* lors de rondes d'entrevues tenues à Los Angeles en vue de la sortie de *Dear John*.

«Je suis un grand fan de l'amour. Ça se reflète dans les histoires que j'écris et où vous allez, toujours, retrouver trois ingrédients: une histoire d'amour qui peut être heureuse, triste ou douce-amère; un personnage que vous allez aimer et... une petite ville de la Caroline-du-Sud – parce que c'est là que j'habite.»

Cette ville-là, celle où il vit, est entourée de bases militaires. Les événements de septembre 2001 ont eu, en ces lieux, un impact direct et visible. «Sur ma famille aussi, précise Nicholas Sparks. Mon cousin était ser-

spéciales américaines en permission en Caroline-du-Sud (bien sûr), et Savannah Curtis (Amanda Seyfried), une étudiante idéaliste en semaine de relâche en Caroline-du-Sud (re-bien sûr!). Ils se rencontrent sur une plage. Lui, taciturne. Elle, vive et lumineuse. Les contraires s'attirent. Ce sera le coup de foudre.

«Savannah permet à John de s'ouvrir, lui que la vie a amené à se replier sur lui-même», note Channing Tatum. Parce que John a grandi avec son père, qui souffre d'une forme d'autisme et communique très peu. Pour l'incarner, le toujours excellent Richard Jenkins, qui fait merveille dans la peau de cet homme de peu de mots mais d'une immense richesse.

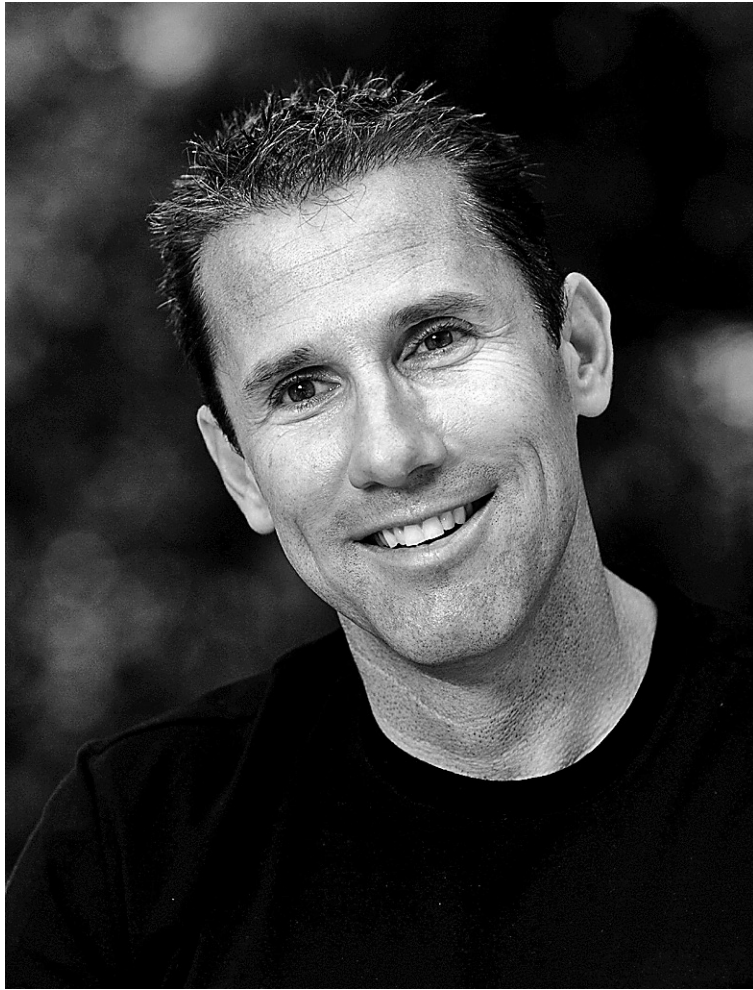


PHOTO FOURNIE PAR ALLIANCE

L'auteur de *Dear John*, Nicholas Sparks, dit être un grand fan de l'amour.

Père et fils

C'est dans la relation entre ce personnage et son fils que *Dear John* se distingue vraiment du registre «sparksien». Et Lasse Hallström a su trouver la note juste pour faire vibrer cette corde. «Je comprends la

différence entre le drame et le mélodrame et mon défi, dans cette réalisation, était de rester du bon côté de la ligne.» Le bon côté étant celui du drame et non du larmoyant.

Un exemple? Le scénario prévoyait un échange décisif

entre John et son père, dans un hôpital. «Je ne pouvais tout simplement pas imaginer tourner cette scène dans une chambre, raconte le réalisateur. Je les ai donc placés dans un couloir, et ils vivent ce moment d'intimité alors que des gens passent près d'eux, pris dans leurs propres histoires.»

Le résultat est probant. Évite le piège du sentimentalisme. «Lasse fuit ça comme la peste», note Channing Tatum qui incarne ici un soldat pour la troisième fois de sa carrière – il a aussi endossé l'uniforme dans *Stop-Loss* et dans *G.I. Joe: The Rise of Cobra*. «Je sais comment le porter, pouffe-t-il, mais je ne suis pas un soldat et je suis content d'avoir eu à en incarner de façon non politique. Parce que ceux que j'ai rencontrés sont les personnes les plus apolitiques qui soient. Ils n'aiment pas parler de ça, ils font leur devoir. De toute manière, *Dear John* n'est pas un film de guerre, c'est une histoire d'amour.»

Histoires d'amour

Deux histoires d'amour, en fait. Entre un fils et son père. Entre une jeune femme et un jeune homme que la vie sépara. Lui au front, sur lequel il retournera après le 11 septembre 2001. Elle, aux études et à la vie plus courante. Ils resteront toutefois en contact, par lettres.

«Ils sont tellement différents l'un de l'autre, il fallait que la scène de leur rencontre soit lumineuse, qu'elle explique ce coup de foudre», croit Amanda Seyfried. L'actrice tenait tellement au rôle de Savannah qu'elle est allée rencontrer Lasse Hallström à Stockholm pour lui prouver qu'elle pouvait être Savannah. Le réalisateur a craqué: «Amanda est d'une grande intelligence. Elle évite les clichés et les choix évidents, elle est imprévisible.»

«Elle a une façon de s'éloigner de l'émotion qui permet de rendre les choses moins lourdes mais pas moins fortes», ajoute Channing Tatum qui, lui, a été associé au projet avant même qu'un réalisateur n'y soit attaché. Mais Lasse Hallström l'a vite adopté: «Il est capable de lire entre les lignes du scénario et il a un sens de l'humour très subtil. Ce qui me plaisait beaucoup parce que les touches d'humour du film viennent de moi», dit-il avec un sourire.

Mais que l'on se rassure: on demeure dans une histoire de Nicholas Sparks. On a même l'incontournable scène où les amoureux s'embrassent sous la pluie. Serait-ce un autre ingrédient, le quatrième, que l'on retrouve toujours dans ses romans – et les adaptations de ses romans?

Dear John (Cher John) prend l'affiche le 5 février.

Les frais de voyage ont été payés par Alliance Vivafilm.

20 000 000 \$ AU BOX OFFICE FRANÇAIS!

«VÉRITABLE FILM FAMILIAL QUI ARRIVE À SATISFAIRE TOUT LE MONDE!» - Yahoo.com

«...DIGNE DES PLUS GRANDS WESTERNS...UN DIVERTISSEMENT SORTANT DES SENTIERS BATTUS!» - Filmsactu.com

JEAN DUJARDIN EST **LUCKY LUKE**

UN FILM DE JAMES HUTH

WWW.LUCKYLUKELEFILM.COM

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

QUARTIER LATIN | STARBUCKS MONTRÉAL | LACHENAIE | BOUCHERVILLE | BELOEIL | ST-EUSTACHE | PONT-VIAU 16

DRUMMONDVILLE | STE-ADELE | GATINEAU | SHERBROOKE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

GAGNANT • PALME D'OR FESTIVAL DE CANNES 2009

GAGNANT GOLDEN GLOBE MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

3 EUROPEAN FILM AWARDS MEILLEUR FILM MEILLEUR RÉALISATEUR MICHAEL HANEKE MEILLEUR SCÉNARIO MICHAEL HANEKE

LE NOUVEL OBSERVATEUR ★★★★★
TÉLÉRAMA ★★★★★
L'EXPRESS ★★★★★
LE POINT ★★★★★

LES INROCKPIBLES ★★★★★
LIBÉRATION ★★★★★
LE FIGAROSCOPE ★★★★★

POSTIF ★★★★★
STUDIO CINÉ LIVE ★★★★★
MARIANNE ★★★★★
ELLE ★★★★★

«MAGNIFIQUE!» LE SOLEIL
«DU GRAND CINÉMA!» 20 MINUTES

«REMARQUABLE!» FIGAROSCOPE
«BRILLANT!» JOURNAL DU DIMANCHE

LE RUBAN BLANC

Un film de Michael Haneke

De l'auteur et réalisateur de «Caché» et «La Pianiste»

WWW.LERUBANBLANC.COM

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 5 FÉVRIER

À VOS MARQUES

LES SPORTS

Tous les jours dans LA PRESSE

ARTS SPECTACLES BIEN BELLE SOIRÉE

Tous les jours dans LA PRESSE

TOUS LES SCÉNARIOS...

CINÉMA

Tous les samedis dans LA PRESSE

Marché du cinéma maison

De l'espoir malgré le ralentissement

SONIA SARFATI
TORONTO

Malgré la baisse des ventes, malgré la conversion des consommateurs au Blu-ray plus lente que ne l'imaginaient les studios, malgré la télé à la carte, malgré le téléchargement (légal ou illégal), malgré la consommation sur support numérique, le DVD et son jeune frère (ennemi?) le Blu-ray ont encore de belles années devant eux, une situation différente de celle du CD.

« Il y a une grande différence entre la consommation de films et celle de musique », explique Awnish Srivastava, vice-président marketing chez Warner Home Entertainment Canada, rencontré à Toronto.

« Votre musique, poursuit-il, vous la mettez dans votre iPod parce que vous la voulez avec vous dans la voiture ou sur votre lieu de travail, quand vous faites votre jogging ou votre promenade à pied. Mais pour les films que vous consommez ailleurs qu'au cinéma, l'appareil de visionnement privilégié reste la télévision. » Bien sûr pourvue d'un lecteur de DVD ou de Blu-ray.

Il y a pourtant eu, l'an dernier, une diminution des ventes et de la mise en marché dans le secteur du divertissement à domicile: selon The Digital Entertainment Group (DEG, un groupe à but non lucratif qui étudie cette industrie), on parle, pour le marché états-unien, d'un recul des ventes de 3,2% pendant le troisième trimestre de 2009 et d'une diminution, pour 2009

au complet, de 6% de la mise en marché.

Pour Mathieu Daoust, rédacteur en chef du site DVDenfrancais.com, la diversification de l'offre (DVD, VOD, téléchargement, visionnement en ligne) explique ce ralentissement. Awnish Srivastava montre du doigt la récession. Selon lui, il est même possible que les effets de la crise économique se fassent encore sentir cette année et que la reprise n'ait lieu qu'en 2011.

Mais pour Warner et les

« Pour les films que vous consommez ailleurs qu'au cinéma, l'appareil de visionnement privilégié reste la télévision. »

— Awnish Srivastava, vice-président marketing chez Warner Home Entertainment Canada

autres studios américains, ces effets négatifs se reflètent non pas sur les nouveautés, mais sur les titres au catalogue. « En cette période où vous devez faire des choix, allez-vous acheter *The Hangover* et le nouveau *Harry Potter* ou une nouvelle édition d'un vieux film que vous aimez? Les deux premiers, c'est ce que disent nos chiffres », souligne Awnish Srivastava.

Marché à maturité

C'est pour cela que les studios ne s'inquiètent pas trop. « Le marché arrive à maturité, mais nous n'avons pas encore atteint la saturation, croit Mathieu Daoust. Et le support physique va continuer à exis-

ter. » Ne serait-ce que grâce aux nombreux collectionneurs.

Sauf que le support en question va changer: autant à ses yeux qu'à ceux d'Awnish Srivastava, le Blu-ray est appelé à remplacer, à moyen terme, le DVD. Exactement comme celui-ci a pris la place du VHS... qui avait éliminé le Beta.

Ce, même si le dernier-né des supports de films prend son envol plus lentement que prévu, selon les studios. À cause de la récession, mais surtout, indique Mathieu Daoust, parce que même si le prix des lecteurs Blu-ray a beaucoup baissé, les disques eux-mêmes restent plus chers que les DVD.

Awnish Srivastava mentionne quant à lui un fait qui peut sembler anecdotique pour les technophiles mais qui n'en est pas moins véridique: « Beaucoup de gens n'ont pas encore assimilé le fait que le lecteur Blu-ray peut lire les DVD – donc, qu'ils ne perdront pas leur collection en changeant de technologie. » Comme cela s'est fait lors du passage du VHS au DVD.

Mais on est loin de désespérer: l'an dernier, selon John Grant, directeur général de Warner Home Entertainment Canada, le Blu-ray a représenté presque 20% de leurs ventes – ce qui est deux fois plus qu'en 2008 et, aussi, plus qu'aux États-Unis, où la transition est plus lente encore.

Et Awnish Srivastava d'ajouter que les ventes de lecteurs Blu-ray sont actuellement au même niveau que l'étaient celles de lecteurs DVD quand ce support avait la même ancienneté sur le marché, que celle qu'a aujourd'hui le Blu-ray.

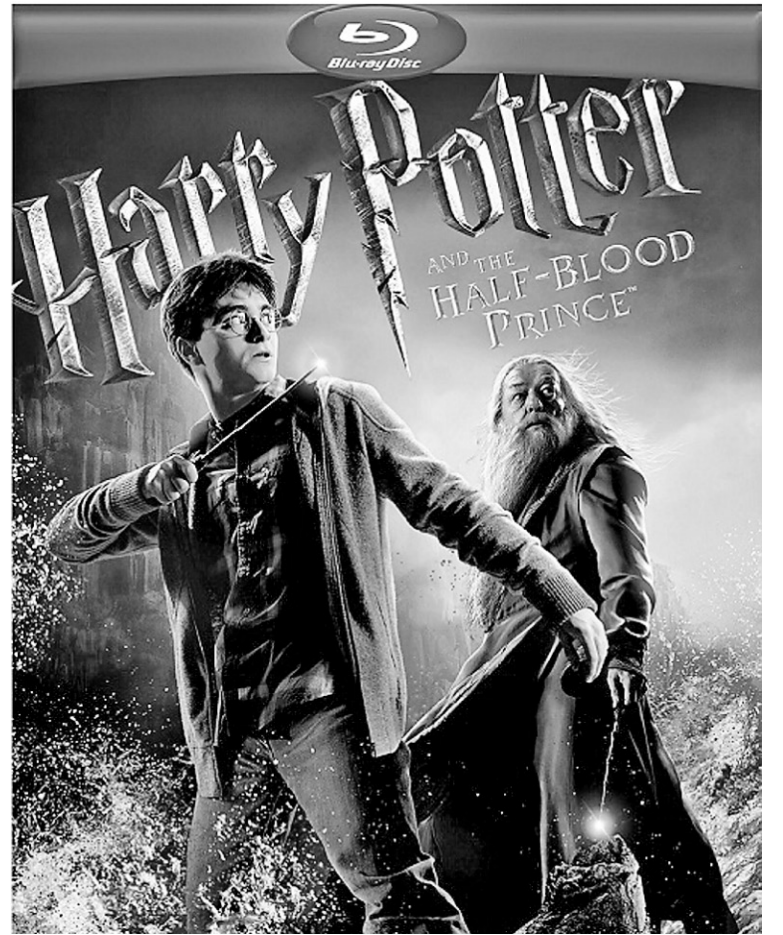


PHOTO FOURNIE PAR WARNER BROTHERS

Le Blu-ray a pris son envol plus lentement que ne l'avaient prévu les studios. Mais la situation n'est pas désespérante.

Les studios mettent par contre au point des stratégies pour inciter les acheteurs potentiels à se convertir. Les « combos » en sont un exemple: on retrouve, dans un même boîtier, des versions DVD, Blu-ray et numérique d'un même film – l'ensemble revenant à 50 à 70% du prix que coûterait l'achat des supports séparément.

« C'est quelque chose qui marche très bien pour les films familiaux et pour les enfants, note Awnish Srivastava. Vous avez une copie pour la télé, une copie pour le lecteur portable dans l'auto et une autre pour l'ordinateur. » Il le dit lui-même, « l'important, peu importe la manière dont ils le font, c'est que les gens continuent à consommer des films. Nous leur présentons différents moyens de le faire, c'est à eux de choisir. »

Le problème des séries américaines en DVD et en français

SONIA SARFATI

L'an dernier, 13,8% des coffrets DVD de séries télévisées américaines commercialisées au Québec possédaient une piste sonore en français. C'est très peu et « c'est pathétique », note Mathieu Daoust, rédacteur en français du site DVDenfrancais.com, mais c'est une augmentation par rapport aux deux années précédentes: 10,8% en 2008 et 11,7% en 2007.

« Nous sommes conscients que c'est une question délicate au Québec et nous avons pris quelques mesures pour améliorer la situation », assure Awnish Srivastava, vice-président marketing de Warner Home Entertainment Canada.

Ainsi, en 2009, les saisons « anciennes » de *Smallville*, de *Once Tree Hill* et de *Supernatural* ont été rééditées avec des pistes sonores en français. « Nous devons posséder les droits de la piste sonore pour l'inclure sur nos DVD. Or, nous ne les possédons pas. »

Et si le studio américain décide de sortir une série en DVD peu après sa diffusion en version originale, comme c'est en général le cas, les réseaux francophones qui n'ont, en général, pas encore diffusé en français la saison en question, n'iront pas risquer de perdre des cotes d'écoute en retrouvant sur le marché le produit qu'ils mettront en ondes des mois plus tard.

« Un film frappant et émouvant » - HOWARD ZINN
« Un triomphe du journalisme d'enquête » - NAOMI KLEIN
« À ne pas manquer » - JUDY REBIK

LES FILMS D'AUJOURD'HUI PRÉSENTE

Rachel

UN FILM DE SIMONE BITTON

23 ans. Américaine. Pacifiste. Écrasée par un bulldozer de l'armée israélienne dans la bande de Gaza. Pourquoi?

À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

version originale avec sous-titres français CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900
version originale avec sous-titres anglais CINÉMAS AMC LE FORUM 22

Du studio qui vous a fait découvrir LA PROPOSITION

« Tout Simplement Hilarant ! Vous Serez Fous De C'était à Rome ! »

BRYAN ERDY, CBS-TV

« Divertissant et plein d'humour. »

PETE HAMMOND, BOXOFFICE MAGAZINE

Kristen Bell Josh Duhamel

Will Arnett Jon Heder Dax Shepard avec Danny DeVito et Anjelica Huston

c'était à ROME

(Version Française de What to Expect)

TOUCHSTONE PICTURES PRÉSENTE UNE PRODUCTION DE GARY FOSTER UN FILM DE MARK STEVEN JOHNSON « C'ÉTAIT À ROME »

KRISTEN BELL JOSH DUHAMEL WILL ARNETT JON HEDER DAX SHEPARD AVEC DANNY DEVITO ET ANJELICA HUSTON

MUSIC BY CHRISTOPHER YOUNG PRODUCTION DESIGNER MINDY FARRELL EXECUTIVE PRODUCERS STEVEN ROFFER EZRA SVERDLOW PRODUCED BY DAVID DIAMOND & DAVID WEISSMAN

WRITTEN BY GARY FOSTER MARK STEVEN JOHNSON ANDREW PANKY DIRECTED BY MARK STEVEN JOHNSON

À L'AFFICHE Pour les cinémas et les horaires, veuillez consulter le répertoire des films.

4 NOMINATIONS AUX EUROPEAN FILM AWARDS
MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEURE ACTRICE

FESTIVAL DU FILM DE NEW YORK FESTIVAL DU FILM DE CANNES

PENÉLOPE CRUZ

ÉTREINTES BRISÉES

UN FILM DE ALMODÓVAR

www.sonyclassics.com
SONY PICTURES CLASSICS métropole

13 ANS À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
WWW.LOSABRAZOSROTOS.COM

« J'AI PRÉFÉRÉ CELUI-LÀ AU PREMIER. L'HISTOIRE EST BEAUCOUP PLUS CAPTIVANTE! »
STÉPHANE LECLAIR, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN

MICHAEL NYQVIST NOOMI RAPACE

MILLÉNIUM 2

LA FILLE QUI RÉVÂIT D'UN BIDON D'ESSENCE ET D'UNE ALLUMETTE

UN FILM DE DANIEL ALFREDSON

d'après le roman de STIEG LARSSON publié aux Éditions ACTES SUD

zodiak svt 2 EBF Enterprises EDF Filmopol SPILTAN ALLIANCE SVARTEN

13 ANS PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

channing tatum amanda seyfried

Écrit par Nicholas Sparks, Auteur du best-seller LES PAGES DE NOTRE AMOUR.

CHERJOHN

Version française québécoise de DEAR JOHN

Et si vous receviez une lettre qui changeait tout?

LA PRESSE GAZETTE

À L'AFFICHE DÈS LE 5 FÉVRIER!

★★★★★ LE JOURNAL DE MONTRÉAL
★★★★★ LE SOLEIL
★★★★★ THE GAZETTE

COLIN FIRTH JULIANNE MOORE

UN HOMME AU SINGULIER

Version française québécoise de A SINGLE MAN

THE WEINSTEIN COMPANY PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

www.vivafilm.com POUR LES HEURES DE REPRÉSENTATIONS

CINÉMA

Efficace, mais pas royal

EDGE OF DARKNESS

(V.F. : AUX FRONTIÈRES DES TÉNÉBRES)

Thriller de Martin Campbell. Avec Mel Gibson, Ray Winstone, Danny Houston, Bojana Novakovic. 2h 01

Un détective de Boston enquête sur la mort de sa fille, tombée sous une balle qui, croit-il, lui était destinée – à lui.

Mel Gibson en homme qui n'a plus rien à perdre devant la caméra de celui qui a ressuscité James Bond avec *Casino Royale*. Efficace, mais pas original.

★★★

SONIA SARFATI

Après les dérapages qu'il a commis au cours des dernières années, Mel Gibson revient au jeu dans le rôle d'un homme qui n'a plus rien à perdre. Un peu comme l'acteur-réalisateur-producteur... et c'est peut-être pour cela que le personnage de Thomas Craven lui colle aussi bien à la peau. Ça, et le fait que derrière la caméra se trouve Martin Campbell. Celui qui a réalisé *Casino Royale* et insufflé une nouvelle vie à James Bond; et qui a signé, au milieu des années 80, la minisérie britannique sur laquelle est basé *Edge of Darkness*.

Parce qu'à l'origine de ce thriller se trouvaient six heures de matériel dense et sombre. On y suivait – comme on suit dans le long métrage – un détective dont la fille, Emma (Bojana Novakovic, juste), est assassinée. Il est, dans un premier temps, persuadé qu'elle est tombée sous une balle qui lui était destinée, à lui. Poussé par la culpabilité et la douleur, il mène l'enquête. Et découvre des pans de la vie de sa fille

Mel Gibson est de retour devant les caméras dans *Edge of Darkness*, adaptation d'une minisérie britannique.

PHOTO FOURNIE PAR WARNER BROS

dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Il comprend alors que le tueur la visait, elle. En tentant de découvrir pourquoi, il mettra le doigt dans un engrenage politico-financier – et sur la gâchette. Sur sa route, des alliés et des ennemis. Parmi eux, notons Darius Jedburgh (Ray Winstone, excellent), un agent du gouvernement qui travaille dans l'ombre; et Jack Bennett (Danny Huston), la tête dirigeante de l'entreprise qui employait Emma.

Disons que les scénaristes William Monahan (*The*

Departed) et Andrew Bovell, qui ont condensé la série en un long métrage, ont eu de bons réflexes. Transposer l'intrigue à Boston, ville qui a un important passé irlandais, alors que l'original se déroulait dans la Grande-Bretagne de Thatcher, est une excellente idée. Les enjeux qu'ils ont trouvés pour remplacer la guerre froide, qui servait de trame de fond à l'œuvre télévisuelle, passent sans heurt.

Là, elle rencontre Nick (Josh Duhamel), un journaliste sportif avec qui ça fait des étincelles façon coup de foudre. Mais, bien sûr, le coup de tonnerre ne tarde pas à suivre et rien ne va plus. Après une soirée trop arrosée, Beth se retrouve pieds nus dans la Fontaine de l'amour où, plutôt que de lancer une pièce dans l'espoir de trouver l'homme de sa vie, elle en ramasse une poignée. Et, victime d'un (mauvais?) sort, les hommes qui ont lancé les dites pièces tombent follement amoureux de la jolie blonde.

L'idée intéressante est là, mais exploitée de façon trop primaire. Chacun des prétendants représenterait en effet une des facettes de ce que les femmes recherchent chez un partenaire idéal: mystère (le magicien incarné par Jon Heder), beauté (le mannequin incarné par Dax Shepard), adoration (l'artiste peintre incarné par Will Arnett), argent (le magnat de

l'industrie) et Andrew Bovell, qui ont condensé la série en un long métrage, ont eu de bons réflexes. Transposer l'intrigue à Boston, ville qui a un important passé irlandais, alors que l'original se déroulait dans la Grande-Bretagne de Thatcher, est une excellente idée. Les enjeux qu'ils ont trouvés pour remplacer la guerre froide, qui servait de trame de fond à l'œuvre télévisuelle, passent sans heurt.

Là, elle rencontre Nick (Josh Duhamel), un journaliste sportif avec qui ça fait des étincelles façon coup de foudre. Mais, bien sûr, le coup de tonnerre ne tarde pas à suivre et rien ne va plus. Après une soirée trop arrosée, Beth se retrouve pieds nus dans la Fontaine de l'amour où, plutôt que de lancer une pièce dans l'espoir de trouver l'homme de sa vie, elle en ramasse une poignée. Et, victime d'un (mauvais?) sort, les hommes qui ont lancé les dites pièces tombent follement amoureux de la jolie blonde.

L'idée intéressante est là, mais exploitée de façon trop primaire. Chacun des prétendants représenterait en effet une des facettes de ce que les femmes recherchent chez un partenaire idéal: mystère (le magicien incarné par Jon Heder), beauté (le mannequin incarné par Dax Shepard), adoration (l'artiste peintre incarné par Will Arnett), argent (le magnat de

l'industrie) et Andrew Bovell, qui ont condensé la série en un long métrage, ont eu de bons réflexes. Transposer l'intrigue à Boston, ville qui a un important passé irlandais, alors que l'original se déroulait dans la Grande-Bretagne de Thatcher, est une excellente idée. Les enjeux qu'ils ont trouvés pour remplacer la guerre froide, qui servait de trame de fond à l'œuvre télévisuelle, passent sans heurt.

Là, elle rencontre Nick (Josh Duhamel), un journaliste sportif avec qui ça fait des étincelles façon coup de foudre. Mais, bien sûr, le coup de tonnerre ne tarde pas à suivre et rien ne va plus. Après une soirée trop arrosée, Beth se retrouve pieds nus dans la Fontaine de l'amour où, plutôt que de lancer une pièce dans l'espoir de trouver l'homme de sa vie, elle en ramasse une poignée. Et, victime d'un (mauvais?) sort, les hommes qui ont lancé les dites pièces tombent follement amoureux de la jolie blonde.

L'idée intéressante est là, mais exploitée de façon trop primaire. Chacun des prétendants représenterait en effet une des facettes de ce que les femmes recherchent chez un partenaire idéal: mystère (le magicien incarné par Jon Heder), beauté (le mannequin incarné par Dax Shepard), adoration (l'artiste peintre incarné par Will Arnett), argent (le magnat de

Tiède coup de foudre

WHEN IN ROME

(V.F. : C'ÉTAIT À ROME)

Comédie romantique de Mark Steven Johnson. Avec Kristen Bell, Josh Duhamel, Will Arnett, Jon Heder. 1h 31.

Une jeune carriériste désabusée par l'amour est poursuivie par cinq hommes fous d'elle. Sont-ils victimes d'un sort? L'âme sœur se trouverait-elle dans leurs rangs?

Pour Kristen Bell, c'est plus que *Couples Retreat* mais moins que *Forgetting Sarah Marshall*.

★½

SONIA SARFATI

Ce n'est pas parce que la télévision vous a propulsé au rang de star que le grand écran vous enverra au septième ciel. Le parcours de Kristen Bell en fait la preuve.

La comédienne menue et pétillante a été découverte par le plus grand nombre au petit écran grâce à la série *Veronica Mars*, dans laquelle elle tenait

le rôle-titre. On a ensuite commencé à l'entendre en amorce de *Gossip Girl*, puisqu'elle est la voix de la mystérieuse blogueuse; et à la voir faire des étincelles dans *Heroes*.

Parallèlement à cela, elle a pris ses marques au cinéma. Avec des résultats inégaux. À l'extrémité positive du spectre, *Forgetting Sarah Marshall* de Nicholas Stoller. À l'extrémité moins glorieuse, *Couples Retreat* de Peter Billingsley. *When in Rome* de Mark Steven Johnson se situe à mi-chemin. Cette comédie romantique n'a en effet rien de mémorable mais présente un couple sympathique dont la chimie à l'écran fait mouche, une idée amusante qui aurait pu être plus et mieux exploitée, et quelques scènes délicieuses tournées au musée Guggenheim.

Car l'héroïne de l'histoire, Beth (Kristen Bell), y est curatrice. Elle consacre toutes ses énergies à sa carrière, et passe la main quand il est question de relations amoureuses. Il faut dire que côté cœur, elle a été échaudée à plusieurs reprises. Contrairement à Joan, sa sœur (Alexis Dziena): *When in*

Rome commence en effet lorsqu'à quelques jours d'une collecte de fonds très importante, Beth doit quitter New York et filer à Rome pour assister au mariage de sa jeune frangine.

Là, elle rencontre Nick (Josh Duhamel), un journaliste sportif avec qui ça fait des étincelles façon coup de foudre. Mais, bien sûr, le coup de tonnerre ne tarde pas à suivre et rien ne va plus. Après une soirée trop arrosée, Beth se retrouve pieds nus dans la Fontaine de l'amour où, plutôt que de lancer une pièce dans l'espoir de trouver l'homme de sa vie, elle en ramasse une poignée. Et, victime d'un (mauvais?) sort, les hommes qui ont lancé les dites pièces tombent follement amoureux de la jolie blonde.

L'idée intéressante est là, mais exploitée de façon trop primaire. Chacun des prétendants représenterait en effet une des facettes de ce que les femmes recherchent chez un partenaire idéal: mystère (le magicien incarné par Jon Heder), beauté (le mannequin incarné par Dax Shepard), adoration (l'artiste peintre incarné par Will Arnett), argent (le magnat de

Josh Duhamel et Kristen Bell dans *When in Rome*.

PHOTO FOURNIE PAR DISNEY

l'industrie) et Andrew Bovell, qui ont condensé la série en un long métrage, ont eu de bons réflexes. Transposer l'intrigue à Boston, ville qui a un important passé irlandais, alors que l'original se déroulait dans la Grande-Bretagne de Thatcher, est une excellente idée. Les enjeux qu'ils ont trouvés pour remplacer la guerre froide, qui servait de trame de fond à l'œuvre télévisuelle, passent sans heurt.

Là, elle rencontre Nick (Josh Duhamel), un journaliste sportif avec qui ça fait des étincelles façon coup de foudre. Mais, bien sûr, le coup de tonnerre ne tarde pas à suivre et rien ne va plus. Après une soirée trop arrosée, Beth se retrouve pieds nus dans la Fontaine de l'amour où, plutôt que de lancer une pièce dans l'espoir de trouver l'homme de sa vie, elle en ramasse une poignée. Et, victime d'un (mauvais?) sort, les hommes qui ont lancé les dites pièces tombent follement amoureux de la jolie blonde.

L'idée intéressante est là, mais exploitée de façon trop primaire. Chacun des prétendants représenterait en effet une des facettes de ce que les femmes recherchent chez un partenaire idéal: mystère (le magicien incarné par Jon Heder), beauté (le mannequin incarné par Dax Shepard), adoration (l'artiste peintre incarné par Will Arnett), argent (le magnat de

5 NOMINATIONS AUX CÉSAR 2010
MEILLEUR PREMIER FILM MEILLEUR ACTEUR MEILLEURE ADAPTATION MEILLEUR ACTEUR DANS UN SECOND RÔLE MEILLEUR ESPoir FÉMININ

FRANÇOIS CLUZET

«RENVERSANT!»
RTL

«POIGNANT!»
LE FIGARO

LE DERNIER POUR LA ROUTE

UN FILM DE PHILIPPE GODEAU

avec MÉLANIE THIÉRY - MICHEL VUILLERMOZ d'après l'ouvrage de HÉRVÉ CHABALIER

www.ledernierpourlaroute.com

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT | CINÉMA Beaubien | QUARTIER LATIN | 2396, Beaubien E. 721-6260

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Cette fin de semaine, découvrez Precious

GAGNANT GOLDEN GLOBE MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN • Mo'nique

GAGNANT SCREEN ACTORS GUILD MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN • Mo'nique

«Mo'nique est absolument électrisante!»
A.O. Scott, *At The Movies*

la véritable precious jones

VERSION FRANÇAISE | VERSION ORIGINALE ANGLAISE

À L'AFFICHE! | ST-EUSTACHE | LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

POUR TROUVER.

CARRIÈRES

Le samedi dans LA PRESSE

À VOS MARQUES

LES SPORTS

Tous les jours dans LA PRESSE

FLASH

Olivia Newton-John tourne à Toronto

L'actrice Olivia Newton-John sera la vedette d'un film sur le hockey dont le tournage s'amorce à Toronto la semaine prochaine. *Score: A Hockey Musical* sera produit et réalisé par Michael McGowan. L'auteur-compositeur canadien Marc Jordan tiendra l'un des rôles principaux, aux côtés de Noah Reid. Dans le film, Olivia Newton-John et Marc Jordan incarnent les parents d'une jeune vedette du hockey qui doit composer avec sa nouvelle célébrité et la pression sur la glace. Les musiciens Dave Bidini et Hawksley Workman figurent aussi au générique. Les deux vedettes principales composeront et chanteront ensemble une chanson pour le générique final du long métrage. *Score: A Hockey Musical* devrait prendre l'affiche le 22 octobre prochain.

— La Presse Canadienne

L'espion qui venait du froid

ALEKSI K. LEPAGE
COLLABORATION SPÉCIALE

À bien des égards, cette *Affaire Farewell*, du français Christian Carion, fiction historique et didactique inspirée de faits documentés (et d'un roman de Sergeil Kostine) et mettant en scène des personnages perdus dans un système dysfonctionnel et corrompu, rappelle le cinéma politique de Costa-Gavras (on pense à *Z* et à *État de siège*), ou encore à *All the President's Men*, de Alan J. Pakula, *The Conversation*, de Coppola, ou d'autres films engagés des années 70. *L'affaire Farewell* est tout sauf un film cool et branché.

Nous sommes au pays des Soviets, à l'aube des années 80, peu avant la perestroïka. Emir Kusturica, cinéaste chouchou des cinéphiles, y incarne un certain Grigoriev, militant actif, mais secret, en faveur de la libération de son pays, espion et délateur, mégalo sur les bords qui, mine de rien, compile des documents compromettants lesquels, au bout du compte, mettront un terme à la guerre froide et obligeront les États-Unis à expliquer ses mystérieux et inquiétants projets de boucliers satellites armés ou «star war».

Un jeune Français (Guillaume Canet), momentanément installé à Moscou avec sa femme et ses enfants, se trouve, plus ou moins malgré lui, en acceptant de récupérer et livrer des dossiers top secret, impliqué dans un épouvantable imbroglio politique qui dépasse sa compréhension. Et la nôtre.

Il est question dans ces documents de la fameuse «guerre des étoiles», impro-



PHOTO FOURNIE PAR FILMS SÉVILLE

L'affaire Farewell est à la fois une leçon de politique, une réflexion sociologique presque documentaire et, par miracle et tout bonnement, une fable sur l'honneur, la fidélité et la trahison.

vable projet cautionné par le président de l'époque, Reagan (ici interprété par Fred Ward.)

Une leçon de politique

Didactique, disons-nous, très complexe qui en sait peu de cette époque étrange, à savoir la fin de cette guerre froide, le lent démantèlement du régime communiste, *L'affaire Farewell* est à la fois une leçon de politique, une réflexion sociologique presque documentaire et, par miracle et tout bonnement,

une fable sur l'honneur, la fidélité et la trahison, le cinéaste français accordant une attention particulière aux aléas ordinaires de ses protagonistes, à leur vie de famille et leurs malentendus conjugaux.

Il y a beaucoup d'humour et d'humanité dans les textes de *L'affaire Farewell*, on en oublie ses aspects purement pédagogiques, la leçon d'histoire, le petit pamphlet camouflé.

Tous les acteurs sont compétents (Kusturica en

premier) et bien dirigés par un metteur en scène visiblement soucieux du jeu de ses acteurs, les dialogues sont justes et la musique, efficace et minimaliste de Clint Mansell (*Requiem for a Dream*) aux accents russes ajoute à l'exotisme et au climat de paranoïa des ultimes années d'un régime de terreur et de cette sinistre guerre froide. Un très beau film, sobre, intelligent, profond, qui en dit long sur un moment important de l'histoire.

L'AFFAIRE FAREWELL

Drame de Christian Carion. Avec Emir Kusturica, Guillaume Canet, Alexandra Maria Lara. 113 minutes

Fiction documentaire sur les mystères de ce qui aura mis un terme à la guerre froide dans les années 80.

Admirable mise en scène d'un scénario extrêmement complexe qui aurait pu être rébarbatif sans le talent et l'honnêteté de l'auteur. ★★★★★

LE DERNIER POUR LA ROUTE



PHOTO FOURNIE PAR MONGREL MEDIA

Sensible mais littéral

En 2004, Hervé Chabalière, journaliste émérite français, a fait état publiquement de son alcoolisme. Son autobiographie *Le dernier pour la route* décrit sa cure fermée de cinq semaines, au cours de laquelle il a réussi à accepter ses faiblesses et à renoncer à la bouteille. Philippe Godeau, producteur tout aussi émérite, vient de faire de cette confession un film très sensible, mais malheureusement aussi très littéral. En sortant du *Dernier pour la route*, on comprend très bien comment fonctionne ce type de traitement et l'approche des Alcooliques anonymes. Dans le rôle principal, François Cluzet fait montre d'une anxiété palpable, qui n'est pas sans rappeler son personnage de *La vérité ou presque*. On sent, par des gestes infimes, la violence que doit se faire son personnage pour accepter de faire partie d'un groupe. C'est le premier film de Godeau, mais ce long métrage se rapproche de celui qu'il avait produit en 2001, *C'est la vie*. Encore une fois, il s'agissait d'une autobiographie, cette fois placée dans un moule pour sidéens. Et encore une fois, le personnage principal, qui était campé par Jacques Dutronc, était vaguement misanthrope et vivait une rédemption par le groupe. *Le dernier pour la route* permet de se poser la question de l'intérêt des autobiographies par rapport à la fiction. Pourquoi une «histoire vécue» est-elle plus intéressante au cinéma que la même histoire racontée par un roman? se demandait récemment le *New Yorker*, dans un dossier sur les récents scandales d'autobiographies truffées de faussetés. Malgré le jeu tout en nuances de François Cluzet, *Le dernier pour la route* est surtout intéressant quand on l'inclut dans cette vaste interrogation philosophique.

— Mathieu Perreault
★★½

«PALPITANT!»
SHAWN EDWARDS, FOX-TV

«UNE AVENTURE INSOLITE ET PASSIONNANTE!»
CHRIS BOLLINI, CBS 5

LÉGION

LEGIONLEFILM.CA BOLD 13

À L'AFFICHE Consultez les Guides-Horaires des Cinémas ou Visitez SonyPicturesReleasing.ca

LA PRESSE SEVILLE

INVITENT 50 PERSONNES À LA PREMIÈRE DU FILM D'OUVERTURE DES RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

CHACQUE GAGNANT RECEVRA ÉGALEMENT LE ROMAN «UNE BELLE MORT»

YVES JACQUES JACQUES GODIN ANDRÉE LACHAPPELLE ALIOCHA SCHNEIDER

UN FILM DE LEA POOL

La Dernière Fugue

D'APRÈS LE ROMAN «UNE BELLE MORT» DE GIL COURTEMANCHE
UNE PRODUCTION DE LYSE LAFONTAINE ET NICOLAS STEIL

EN COMPAGNIE DES COMÉDIENS ET ARTISANS DU FILM !

LE MERCREDI 17 FÉVRIER À 19H00 AU CINÉMA IMPÉRIAL

Centre Sandra et Leo Kolber, Salle Lucie et André Chagnon - 1430 rue de Bleury, Montréal

Concours « La dernière fugue » - LA PRESSE
400 boul. de Maisonneuve ouest, Bureau 1120, Montréal, QC Canada, H3A 1L4

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____
CODE POSTAL _____ ÂGE _____
NUMÉRO DE TÉLÉPHONE _____
Prière d'écrire lisiblement

Pour participer : Aucun achat requis. Remplissez le coupon ci-joint et postez-le à l'adresse indiquée. L'annonce sera publiée les 28, 29 et 30 janvier et le tirage aura lieu le 8 février 2010. Les 25 gagnants recevront une invitation pour deux personnes et le roman « Une belle mort » par la poste. La valeur des prix est de 750\$. Les fac-similés ne sont pas acceptés. Une seule participation par jour par adresse de résidence est acceptée. Règlements du concours disponibles chez Les Films Séville.

À L'AFFICHE DÈS LE 26 FÉVRIER 2010 !

Boréal

WWW.LADERNIEREFUGUE-LEFILM.COM



CINÉMA

Promotion des films canadiens

Téléfilm mise sur les médias sociaux

LA PRESSE CANADIENNE

Téléfilm Canada a annoncé mercredi dernier la mise sur pied de «Web-Ciné 360», initiative-pilote visant à encourager l'intégration du marketing en ligne et l'utilisation des médias sociaux dans les stratégies de distribution de films canadiens, bien en amont de la sortie des films en salle.

Afin d'accélérer l'adoption de ces nouveaux outils interactifs destinés à renforcer la promotion et la mise en marché des films, Téléfilm offrira un soutien financier ainsi que de la formation aux distributeurs qui soumettront des projets admissibles. Dans sa phase pilote, l'initiative s'adresse aux longs métrages en français.

Le directeur du financement de projets à Téléfilm Canada, Michel Pradier, a expliqué dans un communiqué que les médias sociaux et le web regorgent de potentiel en ce qui a trait à la promotion des films canadiens.

Il a ajouté qu'en incitant les distributeurs à faire davantage appel au marketing en ligne, on devrait observer des résultats probants en matière de recettes.

Dans un premier temps, l'initiative de Téléfilm s'adresse aux sociétés de distribution admissibles au Programme de mise en marché des longs métrages, pour des projets en français récemment soutenus en production.



PHOTO FOURNIE PAR TVA FILMS

Racoleur, pétaradant, Lucky Luke version 2010 cherche son style et pêche par abus de références.

Le cow-boy fringué

LUCKY LUKE

Comédie dramatique de James Huth. Avec Jean Dujardin, Michaël Youn, Sylvie Testud. 1h44

Les premiers albums de Lucky Luke relus, revus et gonflés au grand écran pour les jeunes générations. Hommage honnête mais boiteux.

N'importe quoi.
★★

ALEKSI K. LEPAGE
COLLABORATION SPÉCIALE

Comment parler de cette chose et rester poli? Soyons discrets, ne criions pas au navet. Mais *Lucky Luke*, revu et relu par James Huth (*Serial Lover*) et ses scénaristes, est un film embarrassant, à tous points de vue. Quelques rares morceaux de bravoure sauvent l'entreprise du fiasco absolu.

Voulu branché, excessivement cool, ce *Lucky Luke* n'est pas l'adaptation fidèle de tel ou tel album des innombrables aventures du cow-boy

solitaire, mais un hommage rendu à l'œuvre de Morris et Goscinny, regrettés auteurs de la populaire bande dessinée. Cela est clairement indiqué, dès l'ouverture du générique. Délicatesse appréciée.

Le film dérape au départ lors d'une scène inutilement intense, qu'on dirait sortie d'un film de John Woo, laquelle explique le passé troublant du personnage. James Huth et ses scribes font alors de ce cow-boy taciturne, pourfendeur des brigands, caricature sympathique du héros de l'Ouest américain, une figure tragique. Mauvaise idée. Ensuite on verra Lucky, devenu le mythique héros du Far West, tâcher de libérer Daisy Town de l'emprise des brigands et des magouilleurs.

Les Dalton absents

Par bonheur, Huth respecte parfois l'esprit et le look de la bédé, et les clin d'œil destinés aux fans sont bienvenus. N'attendez pas cependant l'apparition des frères Dalton ou du chien Rantanplan, ce Lucky Luke pioche dans les tout premiers albums de la série.

On y croise des personnages fêti-

ches: le suave Jesse James (Melville Poupaud), l'insolent Billy The Kid (insupportable Michaël Youn), la garçonne Calamity Jane (Sylvie Testud), l'inévitable croque-mort et, bien sûr, Jolly Jumper, le brave cheval qui parle (ici par la voix de Bruno Salomone).

Sur papier, le projet semble intéressant. À l'écran, c'est le bordel total. Lucky devient la caricature de ce qui était déjà une caricature, et tout le film sombre assez vite dans le chaos. Dit simplement, c'est n'importe quoi et c'est fait n'importe comment.

Racoleur, pétaradant, Lucky Luke version 2010 cherche son style et pêche par abus de références (à Sergio Leone, inévitablement, mais aussi à Sam Peckinpah et son célèbre *The Wild Bunch*). Les braquages et les fusillades s'enchaînent et s'accumulent jusqu'à l'ennui.

L'amusant Jean Dujardin se sort noblement du désordre, dans le rôle-titre, avec le costume, la houppie, les bottes, les éperons, l'air tourmenté et ce célèbre brin d'herbe en guise de cigarette. Mais ce spectacle mal écrit et mal monté, divertissant tout au plus, est une fumisterie.

PRIX GOLDEN GLOBE®
GAGNANT
MEILLEUR ACTEUR - JEFF BRIDGES
MEILLEURE CHANSON ORIGINALE - «THE WEARY KIND»

GAGNANT
PRIX CRITICS' CHOICE
MEILLEUR ACTEUR - JEFF BRIDGES
MEILLEURE CHANSON - «THE WEARY KIND»

GAGNANT
PRIX SCREEN ACTORS GUILD AWARD
MEILLEUR ACTEUR - JEFF BRIDGES

Roger Ebert, CHICAGO SUN-TIMES
«★★★★★»
Jeff Bridges offre
UNE PERFORMANCE PUISSANTE ET EMOUVANTE.

David Ansen, **Newsweek**
«Jeff Bridges est
PHÉNOMÉNAL.
Il connaît Bad Blake sous tous ses angles et joue sans fausses notes.»

100% FAVORI DES CRITIQUES

UN DES DIX MEILLEURS FILMS DE L'ANNÉE
Roger Ebert, CHICAGO SUN-TIMES • Joe Neumaier, NEW YORK DAILY NEWS
Joe Morgenstern, THE WALL STREET JOURNAL • Leah Rosen, PEOPLE MAGAZINE
Dana Stevens, SLATE MAGAZINE • ALBANY DAILY GAZETTE • LIFE & STYLE
OK MAGAZINE • CHICAGO REDBYE

JEFF BRIDGES MAGGIE GYLLENHAAL ROBERT DUVAL

CRAZY HEART
(VERSION ORIGINALE ANGLAISE)

PLUS LA VIE EST DIFFICILE, PLUS LA CHANSON EST DOUCE.

FOX SEARCHLIGHT PICTURES PRÉSENTE UNE PRODUCTION INFORMANT MEDIA / BUTCHERS BURN FILMS
JEFF BRIDGES MAGGIE GYLLENHAAL «CRAZY HEART» ROBERT DUVAL AVEC STEPHEN BRUTON ET T BONE BURNETT
MUSIC BY BOBIS HALL COSTUME DESIGNER JOHN AXELRAD EDITOR WALTER WILDEMAN EXECUTIVE PRODUCERS BARRY MARKOWITZ A.S.C. PRODUCED BY JEFF BRIDGES
DIRECTED BY SCOTT COOPER
CASTING BY MICHAEL A. SIMPSON EXECUTIVE PRODUCERS LESLIE BELZBERG PRODUCED BY ROBERT DUVAL ROB CARLINER JUDY CARO T BONE BURNETT
WRITTEN BY THOMAS COBB
DIRECTED BY SCOTT COOPER
www.crazyheartmovie.com

À L'AFFICHE! FORUM Consultez les guides-horaires des cinémas

«UNE BONNE COMÉDIE FAMILIALE!»
ETI FERNANDEZ, WETA-TV/HAWAII

«DWAYNE JOHNSON EST LE CHAMPION DES FILMS POUR LA FAMILLE!»
GREG RUSSELL, THE MOVIE SHOW PLUS, WETA-TV/HAWAII

LA FÉE DES DENTS
(Version Française de TOOTH FAIRY)

www.toothfairy-movie.com
WALDEN MEDIA

À L'AFFICHE!
Consultez les guides-horaires ou visitez les sites web suivants: cineplex.com, amctheatres.com, cinemastoguzzo.com, cinemafortune.ca, cinematreasure.com, empriseur.ca

Les versions diffèrent...

RACHEL

Documentaire de Simone Bitton. 1h41.

La mort de Rachel Corrie, militante d'origine américaine écrasée par un bulldozer de l'armée israélienne dans la bande de Gaza.

★★★★

DANIEL LEMAY

Rachel Corrie avait 23 ans quand un bulldozer de l'armée israélienne lui a passé sur le corps, dans la bande de Gaza. Vous vous souvenez peut-être de «l'histoire» qui a fait le tour du monde, racontée par des journalistes qui n'étaient pas là le 16 mars 2003 quand a eu lieu l'incident: la jeune Américaine, blonde, idéaliste, qui n'acceptait pas que les Israéliens rasant des centaines de maisons palestiniennes pour des raisons de «sécurité».

Ce jour-là, les deux bulldozers de Tshal avançaient de plus en plus vers une nouvelle rangée de maisons. Après s'être adressée à l'opérateur du poids lourd avec son porte-voix, Rachel s'est assise par terre derrière le monticule que le mastodonte venait de former. Elle portait une veste phosphorescente orange, difficile à manquer. Rachel voulait arrêter le bulldozer. Le monstre de 65 tonnes a continué son «travail»: vers l'avant, arrêté, à reculer, lame baissée.

Malgré les demandes des parents de Rachel, le consulat américain à Tel-Aviv n'a pas cru bon d'envoyer un représentant pour assister à l'autopsie pratiquée par un légiste israélien qui n'a trouvé sur le corps de la jeune femme «aucune blessure d'origine mécanique». Comme il en atteste placidement dans une séquence du documentaire *Rachel*, qui a pris l'affiche hier à Montréal après avoir suscité de fortes réactions au festival torontois Hot Docs, le printemps dernier.

Le film ne raconte pas la vie de Rachel Corrie; il raconte sa mort. Ou plutôt les différentes versions de la mort de la militante du Mouvement solidarité internationale qui avouait, quelques semaines avant, ne s'intéresser que depuis peu au conflit israélo-palestinien: «Je n'ai pas vraiment d'idée de



PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

L'histoire de la militante du Mouvement solidarité internationale a fait le tour du monde.

l'impact politique de mes paroles», écrivait-elle dans son journal.

La réalisatrice franco-israélienne Simone Bitton, elle, se consacre tout entière à montrer les différentes facettes des conflits qui déchirent le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord (elle est née au Maroc). Conflits nombreux, anciens où les haines ances-

Le film ne raconte pas la vie de Rachel Corrie; il raconte sa mort. Ou plutôt les différentes versions de sa mort.

trales ne font plus la différence entre propagande et mémoire, tandis que la vérité moderne se cache toujours derrière les impératifs sécuritaires.

L'enquêteur de la police de l'armée israélienne n'a pas pu mener à bien sa mission parce que la «scène» n'existait plus et que les indices avaient disparu. «Tout ce que je peux dire, c'est que les versions diffèrent...»

Le chauffeur du bulldozer affirme n'avoir jamais vu Rachel, ayant la vue obstruée par le blindage de l'habitacle. Son supérieur, qu'il avait mis au courant de la présence d'«internationaux» dans le secteur, ne lui a jamais donné l'ordre d'arrêter le «travail». Et la séquence fatale a disparu de la bande de vidéosurveillance israélienne.

Mais ce pharmacien palestinien qui venait de rentrer chez lui à tout vu; il était dans sa maison qui n'est plus qu'un tas de pierres. «Le bulldozer a avancé puis a reculé...» Un autre accueillait Rachel et ses amis dans sa maison, leur préparait à souper quand ils rentraient de leurs «actions» autour de la ville.

«Rachel Forever», morte pour la Palestine à 23 ans. Rachel Corrie, victime d'un regrettable accident dans une zone opérationnelle d'un conflit qui ne la regardait pas. Les versions diffèrent... Et c'est là toute la force du film de Simone Bitton de les montrer en l'état, preuves parlantes que la vérité reste la première victime de la guerre.

Une Palme d'or subtile et violente



MARC CASSIVI
CHRONIQUE

Provocateur érudit, esthète élégant, moraliste subversif, Michael Haneke reste, malgré les accolades et un parcours d'une richesse inouïe, l'un des cinéastes les plus sous-estimés de son époque. La Palme d'or décernée au *Ruban blanc*, qui prend l'affiche vendredi prochain au Québec, son récent Golden Globe et sa probable sélection à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, mardi, n'y changeront pas grand-chose.

Plus sévère que Lars von Trier, moins grand public que Pedro Almodóvar, d'une discrétion absolue, le maître autrichien, qui aura 68 ans en mars, est rarement cité aux côtés de ses contemporains plus célèbres: Scorsese, Spielberg ou encore Lynch.

Rien de bien étonnant. Michael Haneke n'est pas américain, ceci expliquant

en 1997, Michael Haneke a flirté avec la Palme d'or en 2001 (Grand Prix du jury pour *La pianiste*) et en 2005 (Prix de la mise en scène pour *Caché*, le grand favori des festivaliers), avant d'obtenir la consécration suprême du cinéma d'auteur en mai dernier, des mains de l'une de ses actrices fétiches, Isabelle Huppert.

Le ruban blanc, une légende de village doublée d'une fable philosophique aux forts accents bergmaniens, est peut-être le plus classique des films de Michael Haneke. C'est une œuvre austère et cérébrale, fascinante et rigoureuse, qui s'intéresse aux racines du fascisme dans un village obscurantiste du nord de l'Allemagne, peu avant la Première Guerre mondiale.

Michael Haneke y explore avec force subtilité et suggestion différentes facettes de la déshumanisation, en traitant



PHOTO FOURNIE PAR MONGREL MEDIA

Le ruban blanc explore avec force subtilité et suggestion les différentes facettes de la déshumanisation.

portes sont bien sonores, le silence de la culpabilité s'installe. L'éclairage est minimal, il n'y a pratiquement pas de musique. Et oui, pour ceux qui ont détesté le pourtant excellent *Caché*, la fin est ouverte et ambiguë.

Le ruban blanc, symbole de «l'innocence et de la pureté», selon le pasteur du village, qui n'hésite pas à battre ses enfants, est le premier film de Michael Haneke tourné en allemand depuis *Funny Games* (que le cinéaste a refait en 2007, plan par plan, pour sa version américaine). C'est un long métrage brillant et exigeant, de près de 2h30, qui donne à entendre certains des dialogues les plus durs du cinéma des dernières années, en particulier une tirade misogyne plus qu'odieuse du médecin du village qui, renonçant à sa maîtresse en pleins ébats, lui lance: «Tu me dégoûtes. Tu es laide, négligée, ta peau est flasque, ton haleine fétide. Tu me donnes envie de vomir.»

Le film, même si Haneke s'en défend, s'intéresse dans son extrême violence psychologique à la montée du nazisme, et à l'impact d'une éducation rigoriste, empreinte

de terreur, sur la jeune génération qui a fini par embrasser les idées d'Hitler.

«Je ne veux pas que le film soit seulement interprété comme une œuvre sur le fascisme, avait déclaré le cinéaste après la projection du *Ruban blanc* à Cannes. C'est l'histoire d'enfants parfaitement convaincus des idéaux que leur transmettent leurs parents. Lorsqu'on pense savoir ce qui est juste, on devient inhumain. C'est la racine de toute forme de terrorisme, politique ou religieux.»

Moscou au temps de l'espionnage

Au début des années 80, Vladimir Vetrov, un colonel francophile du KGB, décida de livrer des documents secrets de l'URSS à la France. Il en livra plus de 3000, révélant à l'Occident le besoin soviétique de s'appuyer sur les technologies occidentales pour moderniser son arsenal militaire. Le travail colossal de cette taupe, baptisée «Farewell», aurait inspiré le président américain de l'époque, Ronald Reagan, à se lancer dans une course

aux armements effrénée, ne pouvant être suivie par l'adversaire soviétique.

Cette page méconnue de l'histoire du contre-espionnage pendant la guerre froide, que l'on désigne comme l'un des facteurs de la chute du régime communiste en URSS, a inspiré à Christian Carion (*Joyeux Noël*) un film efficace et intrigant, *L'affaire Farewell*, mettant en vedette deux confrères cinéastes: Guillaume Canet et Emir Kusturica.

Le réalisateur de *Chat noir, chat blanc* est au cœur de l'intrigue, incontournable dans le rôle plus grand que nature de Vetrov (renommé Gregoriev pour les besoins de la fiction). Guillaume Canet est plus discret, mais aussi très crédible, en ingénieur candide, réquisitionné de force par Gregoriev, qui prend goût à l'espionnage. Un thriller classique mais intelligent, campé dans un Moscou d'époque reconstitué, mené habilement par un duo d'acteurs atypique, inspiré d'une réalité qui, semble-t-il, dépasse même la fiction.

Pour joindre notre chroniqueur: mcassivi@lapresse.ca

«*Le ruban blanc*» est peut-être le plus classique des films de Michael Haneke. C'est une œuvre austère et cérébrale, fascinante et rigoureuse.

cela. Aussi, sa vocation fut tardive. Fils d'acteurs ayant étudié la psychologie, la philosophie et l'art dramatique, il a débuté au théâtre, puis longtemps travaillé à la télévision, avant de réaliser son premier long métrage pour le cinéma, *Le septième continent*, en 1989. Il n'a obtenu une réelle reconnaissance internationale qu'à 50 ans, trois ans plus tard, avec le controversé *Benny's Video*.

Abonné de la compétition du Festival de Cannes, où il a d'emblée suscité une polémique avec le violent *Funny Games*

de thèmes récurrents de sa filmographie – la mémoire, la honte, la violence, l'aliénation, la vengeance, la transmission des valeurs –, de manière plus clinique encore qu'à son habitude.

La mise en scène, extrêmement soignée, est parfaitement maîtrisée, méticuleuse et précise, d'une qualité formelle admirable: les images, filmées en noir et blanc, surtout en plans fixes, forment une collection de tableaux très forts. Une attention particulière a été apportée au détail: les plans s'étirent, les grincements de

Le cinéma malais, connaissez-vous ?

JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE

Bien peu de gens le savent, mais il existe en Malaisie une véritable industrie du cinéma. Celle-ci remonte même à très loin, puisque, dès les années 30, on y tournait déjà des films... Bien de l'eau a coulé sous les ponts

de Kuala Lumpur et, après de longues années de vaches maigres, il semble que la production malaise soit à nouveau «sur le piton» et en voie de reconnaissance dans le circuit des festivals internationaux.

Présenté jusqu'au 5 mars à la Cinémathèque, l'intri-

quant cycle «Le nouveau cinéma malais» devrait donner un bon aperçu de cette «nouvelle nouvelle vague» de réalisateurs, qui a largement profité de la révolution numérique et qui se nourrit à même la diversité ethnique et culturelle de ce pays de 25 millions d'habitants.

Parmi les huit films présentés, on soulignera *The Last Communist* (3 février) et *Village People Radio Show* (5 février), documentaires en forme de comédie musicale signés Amir Muhammad, ainsi que *Waiting for Love* (5 mars) et *Before We Fall in Love Again* (12 février), deux longs métrages intimistes et contemplatifs du jeune vétéran James Lee.

«Avec les nouvelles technologies, cette nouvelle

génération a explosé, résume Karine Boulanger, responsable de l'événement à la Cinémathèque. Mais on ne parle pas d'une production populaire et commerciale, comme il en existe aussi en Malaisie. C'est un cinéma indépendant créé dans la marge, issu d'une tradition qui existe mais qu'on ne connaît pas du tout ici.»

Intrigant, à tout le moins. www.cinematheque.qc.ca

ARTS SPECTACLES À CHACUN SON CHOIX
Tous les jours dans LA PRESSE

«Dénonce tous les stéréotypes sexuels encore à l'œuvre dans les sociétés occidentales.»
«Un bilan de la guerre des sexes à la fois dérangeant et drôle qui invite à la réflexion sur le chemin parcouru.»
LA DOMINATION MASCULINE
UN FILM DE PATRIC JEAN
www.ladominationmasculine.net
À L'AFFICHE! CINÉMA PARALLÈLE CINÉMA Beaubien

«PRENANT ET INTENSE, UN GRAND DIVERTISSEMENT.»
MEL GIBSON EST DE RETOUR PRÊT À SE VENGER!
«LE SUSPENSE, LE DRAME ET L'ACTION VOUS TIENDRONT EN HAÏLEINE!»
«MEL GIBSON OFFRE UNE PERFORMANCE REDOUTABLE.»
«VOYEZ-LE!»
MEL GIBSON
la FRONTIÈRE des TÉNÉBRES
À L'AFFICHE! Consultez le guide horaire des cinémas ou visitez le www.edgeofdarkness.ca pour l'horaire des films.

«High Life est jouissif. Une réplique canadienne aux frères Coen avec une touche de Tarantino.»
-Brian D. Johnson, MACLEAN'S
TIMOTHY Olyphant, STEPHEN ERIC MONTYRE, JOE ANDERSON, ROSSIF SUTHERLAND
UN FILM DE GARY YATES
high life
LE CRIME PARFAIT... L'ÉQUIPE, PAS DU TOUT
À L'AFFICHE! FORUM

«DENZEL WASHINGTON EST UN MEC VRAIMENT COOL. ON VOUDRAIT LE SUIVRE PARTOUT.»
LE LIVRE D'ÉLIE
DENZEL WASHINGTON GARY OLDMAN
À L'AFFICHE! Consultez le guide horaire des cinémas ou visitez le www.thebookofeli.ca pour l'horaire des films.

NORD-OUEST ET LE BUREAU PRÉSENTENT
«UN THRILLER HALETANT AVEC UNE DISTRIBUTION EXCEPTIONNELLE!» - LA CROIX
GUILLAUME CANET EMIR KUSTURICA
L'AFFAIRE FAREWELL
UN FILM DE CHRISTIAN CARION
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
version originale française avec sous-titres anglais
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA

EN BREF

MARIO CLOUTIER

DEUX QUÉBÉCOIS GAGNENT À SLAMDANCE

Deux cinéastes québécois sont repartis de Slamdance, qui est au festival américain Sundance l'équivalent de la Quinzaine des réalisateurs de Cannes, avec les grands honneurs. *Snow and Ashes*, le premier long métrage de Charles-Olivier Michaud, est le gagnant du prestigieux prix «Grand Jury Winner» du meilleur film de fiction du 16^e festival Slamdance. L'événement offre sa vitrine à la relève et au cinéma indépendant. Le film que Michaud a scénarisé, réalisé et produit, raconte l'histoire d'un correspondant de guerre qui, à son retour d'un conflit armé en Europe de l'Est, découvre que son ami et collègue photographe, avec qui il couvrait le combat, n'est pas revenu. De son côté, Alexandre Franchi et son film *The Wild Hunt* ont remporté le Prix du public. Cette récompense est dotée de deux prix qui totalisent 8500 \$ en services de postproduction. Le film, qui raconte l'histoire d'un jeu médiéval qui tourne mal, avait déjà été présenté au Festival international du film de Toronto, où il avait été sacré meilleur premier long métrage canadien.



Snow and Ashes

LES RENDEZ-VOUS APPROCHENT

Les Rendez-vous du cinéma québécois ont annoncé cette semaine que le dernier film de Robert Morin, *Journal d'un coopérant*, sera présenté en grande première mondiale à l'occasion de la clôture de leur 28^e édition, le 27 février prochain. Croisement entre le film traditionnel et le Web 2.0, *Journal d'un coopérant* se présente comme l'aboutissement d'une performance de Robert Morin, celle d'un film revu et corrigé par le cinéaste à partir d'une intéressante expérience Web. Robert Morin a d'abord tourné l'histoire de Jean-Marc Phaneuf, électronicien parti en Afrique à titre de coopérant pour une ONG. Les 28^{es} RVCQ s'ouvriront le 17 février prochain avec le plus récent long métrage de Léa Pool, *La dernière fugue*.

UNE ANNÉE FASTE

Le cinéma québécois poursuivra-t-il sur sa lancée de 2009?

NATHAËLLE MORISSETTE

En présentant leurs nouveaux films québécois, les distributeurs ont entrepris au cours de la semaine une vaste opération séduction auprès des exploitants de salles afin de les convaincre de projeter sur les écrans un maximum de longs métrages *made in Québec*. Et la diversité des oeuvres à venir cette année porte à croire que 2010 sera aussi faste que 2009 pour le cinéma d'ici.

C'est du moins ce qu'estime Simon Beaudry, président de Cinéac, la firme qui compile les entrées de cinéma. L'an dernier, le cinéma québécois a connu un regain, en obtenant des parts de marché de 12,8%.

«Les titres porteurs permettent de croire que les données de 2010 vont être aussi bonnes que 2009», a-t-il affirmé cette semaine en marge de Ciné-Québec, un événement annuel réunissant les distributeurs, les exploitants de salle et plusieurs intervenants de l'industrie cinématographique. C'est à cette occasion que les distributeurs TVA Films, Alliance Vivafilm et Séville ont présenté aux propriétaires de salles leurs nouveautés pour l'année à venir.

En tout, plus d'une vingtaine de films québécois seront projetés sur grand écran. Les cinéphiles auront visiblement droit à une programmation diversifiée: des adaptations de romans (*Le journal d'Aurélié Laflamme*, *Les sept jours du talion*), des films à saveur biographique (*Piché: entre ciel et terre*, *Gerry*, *L'enfant prodige*) en passant par les *road movies* (*Demande à ceux qui restent*, *À l'origine d'un cri*) et les comédies (*Cabotins*, *Filière 13*). «On a une sélection intéressante, affirme Patrick Roy, président de Alliance Vivafilm. Ça promet.»

«La diversité est maintenue, ajoute Simon Beaudry. Avant on disait: hors de la comédie point de salut. Maintenant, ce n'est plus vrai.»

En 2009, «l'effet *De Père en flic*», réalisé par Émile Gaudreault, a permis au cinéma québécois de faire le plein de parts de marché. Cette année, plusieurs titres porteurs tels que *Lance et compte*, *Le journal d'Aurélié Laflamme*, *Filière 13* ou encore *Piché: entre ciel et terre*, risquent de marquer des points au box-office.

«La performance ou l'insuccès de quatre ou cinq films va faire toute la différence, ajoute Simon Beaudry. Parfois, il y a aussi une surprise que personne n'a vue venir qui arrive du champ gauche. Ça a été le cas avec *J'ai tué ma mère* ou encore *Québec-Montréal*.»

Chose certaine, les longs métrages québécois qui prendront l'affiche cette année devront une fois de plus rivaliser avec les grosses pointures américaines. L'an dernier, les films en provenance des États-Unis ont récolté environ 75% de parts de marché. Cette année, *Les sept jours du talion*, réalisé par Podz, sera



PHOTO ARCHIVES LA PRESSE.

Incendies, de Denis Villeneuve.

le premier long métrage québécois à faire face aux géants américains. Il sort en salle le 5 février.

Nouvelle décennie

Par ailleurs, avec ce début de nouvelle décennie, de quelle façon évoluera le cinéma québécois au cours des prochaines années? «Avec toute la nouvelle génération de réalisateurs (Podz, Alain Desrochers), je pense qu'on va aborder des sujets plus exportables qui peuvent rejoindre un plus large public», souligne Christian Larouche, producteur pour les Films Christal.

Le comédien Rémy Girard – que l'on verra dans *Cabotins* et *Les sept jours du talion* – abonde dans son sens. Selon lui, les jeunes réalisateurs vont contribuer à modifier le visage du cinéma québécois en amenant de nouvelles façons de faire. «Je pense aussi qu'on aura davantage de films que je qualifie d'intenses.» Il cite en exemple *Les sept jours du talion*, qui raconte l'histoire d'un homme qui décide de se faire justice à la suite de l'assassinat de sa fille. «Avant, je ne sais pas si on se serait lancé dans le thriller.»

Pour sa part, Simon Beaudry voit les choses d'un autre oeil. Selon lui, les problèmes de financement qui persistent empêchent le cinéma québécois de faire un virage majeur. «Tant que les programmes de financement restent les mêmes, on ne verra pas de changements majeurs à court terme.»



PHOTO FOURNIE PAR TVA FILMS

Le journal d'Aurélié Laflamme, de Christian Laurence.

PHOTO FOURNIE PAR ALLIANCE FILMS

Le baiser du barbu, d'Yves Pelletier.

À L'AFFICHE EN 2010

- > *Les sept jours du talion* (Podz)
- > *Le journal d'Aurélié Laflamme* (Christian Laurence)
- > *À l'origine d'un cri* (Robin Aubert)
- > *Piché: entre ciel et terre* (Sylvain Archambault)
- > *Tromper le silence* (Julie Hivon)
- > *Incendies* (Denis Villeneuve)
- > *Cabotins* (Alain Desrochers)
- > *Le colis* (Gaël D'Inglemare)
- > *Le poil de la bête* (Philippe Gagnon)
- > *Lance et compte* (Frédéric D'Amours)
- > *Gerry* (Alain Desrochers)
- > *Y'en aura pas de facile* (Marc-André Lavoie)
- > *La dernière fugue* (Léa Pool)
- > *Reste avec moi* (Robert Ménard)
- > *10* (Podz)
- > *A Short History of Progress* (Mathieu Roy)
- > *Cent milliards de neurones* (Michel Monty)
- > *Demande à ceux qui restent* (Louis Bélanger)
- > *Filière 13* (Patrick Huard)
- > *Le baiser du barbu* (Yves Pelletier)
- > *L'enfant prodige* (Luc Dionne)
- > *Funkytown* (Daniel Roby)
- > *Nos amours imaginaires* (Xavier Dolan)